

CHAPEAU !

Que de chapeaux, casquettes et autres couvre-chefs célèbres dans la littérature moderne ! Le plus connu, peut-être, de ces fameux couvre-chefs, à la fois par l'extrême précision de la description qui en est faite et l'impossibilité où l'on se trouve de se le représenter, est sans doute l'inénarrable casquette de «Charbovary» au début du roman de Flaubert et dans laquelle on ne retrouve pas moins que «les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton». Casquette à laquelle n'ont pas manqué de rendre hommage de nombreux écrivains et en particulier Raymond Queneau dans *Les fleurs bleues* (1) où le patron du bar Biture «porte, nous affirme-t-on tout à trac, une casquette carrée semi-ronde ovale en drap orné de pois blancs. Le fond est noir. Les pois sont de forme elliptique ; le grand axe de chacun d'eux a six millimètres de long et le petit axe quatre, soit une superficie légèrement inférieure à dix-neuf millimètres carrés. La visière est faite d'une étoffe analogue, mais les pois sont plus petits et de forme ovale. Leur superficie ne dépasse pas dix-huit millimètres carrés. Il y a une tache sur le troisième pois à partir de la gauche, en comptant face au porteur de la casquette et au plus près du bord. C'est une tache d'essence de fenouil. Etc, etc.»

Mais une casquette peut en cacher une autre. Pour ma part cette description aux allures fortement rousselliennes me fait penser en effet au porteur de casquette qu'était l'auteur de *La Doublure* comme en témoignent deux photographies prises à Dieppe en 1904 et publiées dans le numéro 34/35 de la revue *Bizarre*, dans lesquelles on voit s'instaurer un étrange jeu de ressemblance entre Raymond Roussel et son neveu porteur, bien sûr, lui aussi, d'une casquette très similaire à celle de son oncle, bien que du reste la mode était plutôt alors au canotier. Mais si dans la casquette littéraire de Queneau on sait qui singe qui, dans les photographies de Roussel on ne sait trop lequel des deux, de l'oncle ou du neveu, singe l'autre, lequel en quelque sorte double l'autre. Que Queneau dès lors, à travers cette casquette flaubertienne, rende hommage du même coup à Roussel, faisant ainsi coup double, n'a rien qui doive nous étonner. Car on sait en effet l'extrême curiosité que Queneau portait tant à l'œuvre qu'à la personne de Roussel, mais surtout, connaissant les aventures de la ressemblance chez Queneau comme en témoigne excellemment son «jeune frère» (autre histoire de photographie), Maurice Nadeau, dans son livre *Grâces leur soient rendues*, on peut se demander s'il n'y a pas là chez l'auteur des *Fleurs bleues*, livre tout entier consacré au problème de la répétition («l'une des plus odoriférantes fleurs de la rhétorique», y est-il dit) (2), s'il n'y a pas là un «fantasme», comme dirait encore Nadeau, majeur ?

Mais puisque nous parlons chapeau, restons-y et reportons- nous à la page 259 des *Enfants du limon* (3) où dans le chapitre CXLIV, Queneau, non content de pasticher un de ses auteurs préférés comme dans *Les fleurs bleues*, recopie littéralement une page sur le «perfectionnement du chapeau» qui, selon l'auteur de ces lignes, est tout simplement susceptible de servir, à charge de réalisation, tout à la fois de chapeau et de parapluie, voire de parasol et de corbeille à fleurs. Pour ma part cette opération si innocente en apparence dans un livre fait de tant de citations «naturellement authentiques» (c'est Queneau qui souligne) d'auteurs qui, soit dit sans malice, travaillent tous plus ou moins du chapeau, cette opération de recopiage me semble au contraire très peu innocente ; si peu innocente même que je serais tenté d'accuser Queneau de ne jouer les Bouvard et Pécuchet — le nom de Bouvard dans *Les enfants du limon* apparaît dès les premières pages, il s'agit du professeur de philosophie mort subitement que de Chambernac propose à Purpulan de remplacer. Quant au nom de Gustave Flaubert lui-même, il apparaît page 84 en tant qu'auteur d'une préface aux Œuvres de Bouilhet où il est question du quadrateur Hourcastremé. Quant au bonnet de coton, enfin, le dernier des éléments entrant dans la composition de la fameuse casquette de «Charbovary», on lira avec le plus grand intérêt, page 113, quelle «interprétation métaphysique» il convient d'en faire. — de ne jouer les Bouvard et Pécuchet que pour mieux se moquer de nous qui n'avions pas su voir que cette citation était à «double usage» comme le petit appareil relatif au perfectionnement dudit chapeau. Ouvrons plutôt ou réouvrons *L'assommoir* d'Emile Zola. N'est-il pas amusant d'y (re) découvrir cette fameuse invention : «il (il s'agit de Lantier) ne travaillait toujours pas, avait en vue des affaires de plus en plus considérables ; pour lors, il mijotait une invention superbe, le chapeau-parapluie, un chapeau qui se transformait sur la tête en riflard, aux premières gouttes d'une averse : et il promettait à Poisson une moitié des bénéfices, il lui empruntait même des pièces de vingt francs, pour les expériences».(4) Amusant disais-je, moins peut-être si l'on songe que non content de taper ce pauvre Poisson, le peu scrupuleux Lantier lui fait porter, comme il l'a du reste fait précédemment porter au mari de Gervaise, Coupeau, que de trop nombreuses bitures mèneront

pour finir à Sainte-Anne, une de ces coiffures très spéciales qui, pour n'en être pas moins spéciales, sont en même temps fort communes.

L'assommoir, disais-je, où curieusement se trouve un certain «père Bru», sans accent, et sans rapport direct sans doute avec le célèbre soldat Brû du *Dimanche de la vie* qui s'ouvre, on l'aura soigneusement noté, sur cette seconde épigraphe : «Les personnages de ce roman étant réels, toute ressemblance avec des individus imaginaires serait fortuite». Sans doute, cependant on ne peut s'empêcher de penser que de Zola à Queneau (5) quelquefois il n'y a pas loin. J'en veux pour preuve l'intérêt commun que ces deux écrivains, pour différents qu'ils soient, ont porté au langage dit populaire et oral et bien sûr aux doubles sens qui lui sont particulièrement attachés.

Mais au fait, faisons marche arrière comme nous y invite le second épisode recopié au chapitre CXLIV de tout à l'heure et demandons-nous qui est le véritable auteur de ce chapitre qui forme une halte entre le neuvième et le dixième chapitre de la quatrième partie de l'ouvrage de de Chambernac pour lors proviseur de lycée en province. Au chapitre précédent on lit : «Je vais faire une pause et vous parler de quelqu'un qui dans mon Encyclopédie représente l'hygiène et la gymnastique et ne se trouve ici que pour constituer un intermède parce que sa Révolution Dans La Marche parut cette année-là». Mais le nom de ce quelqu'un ? Et si précisément c'était Queneau lui-même ?!

Dès lors quel imbroglio ! Il faut s'imaginer un auteur réel (Queneau) faisant parler un personnage imaginaire (de Chambernac) qui recopie un auteur soit disant réel (quelqu'un) mais en fait imaginaire qui n'est autre que l'auteur réel de tout à l'heure et qui se permet du même coup de renvoyer le lecteur à un autre auteur réel (Zola) décrivant un épisode dans lequel un personnage imaginaire (Lantier) essaie de faire croire à un autre personnage imaginaire qu'il dupe honteusement qu'il s'ingénie à inventer des objets en réalité impossibles. C'est dire si l'aventure de la citation chez Queneau nous réserve des surprises.

Mais alors si l'on ajoute à cela cette histoire de personnages de roman réels ressemblant ou ne ressemblant pas à des personnages imaginaires comme nous le mentionnions tout à l'heure en citant la seconde épigraphe du *Dimanche de la vie*, alors il faut avouer que nous risquons fort de nous embrouiller définitivement l'esprit. Écoutons plutôt. Dans l'avant-dernier chapitre, de Chambernac qui s'est complètement désintéressé du sort de son manuscrit (l'Encyclopédie des Sciences Inexactes) qu'aucun éditeur n'a voulu publier, rencontre in fine un personnage qui, lui, s'y intéresse de très près. Il s'adresse à de Chambernac : |

«— Vous auriez une répugnance quelconque à ce que j'attribue votre œuvre à un personnage d'un roman que je suis en train d'écrire.

— Pas du tout, dit Chambernac en riant. Je trouve l'idée cocasse. Vous écrivez des romans ?

— Naturellement votre nom figurerait sur la couverture avec le mien.

— Non. Non. Attribuez mon ouvrage à un de vos personnages si ça a un sens pour vous. Quant à moi je suis trop content d'être débarrassé de ce pavé... -Et ce personnage, comment est-il ?

— C'est le proviseur d'un petit lycée de province. Il est marié, il n'a pas d'enfants. Un jour un démon pénètre dans sa salle de bains. .

— Attendez. Le mieux ce serait encore que je vous raconte ma vie. Attendez. Je ne la crois pas extraordinaire mais ça pourra donner de la réalité à votre bouquin.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Mais de rien je vous assure mon cher monsieur, monsieur comment ?

— Queneau.

— De rien, mon cher monsieur Queneau. Je vous assure : de rien».

Henri DESOUBEAUX

NOTES ET REFERENCES

(1).- *Les Fleurs bleues*, Gallimard, Folio, 1978, p. 94.

(2).- Idem, p. 69.

(3).- *Les enfants du limon*, Gallimard, 1987.

(4).- *L'assommoir*, Bibliothèque-Charpentier, Fasquelle éditeurs, 1954, chapitre XI, p. 425.

(5). Signalons également dans *Les enfants du limon*, p. 277, la mention d'un certain Paul Bru, auteur d'une Histoire de Bicêtre, parue en 1890 et qui contient de nombreux détails, nous dit-on, sur la vie de l'abbé Cotton.